

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 23 (1885)

Heft: 28

Artikel: Mouton désarmant deux gendarmes : nouvelle : [suite]

Autor: Alesson, Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

po tot bin assorti, ion dâi municipaux proposâ dè ne pas reposâ su la porta lo bet dè lan su quiet lâi avâi *Pinte*, mà dè férè férè onna vretablie einseigne peindâ à n'on bré ein fai, et tota la municipalità fe bin d'accôo. Mâ quand faillu décidâ cein qu'on mettrâi su cl'l einseigne, y'en eut ion que proposâ dè lâi férè mettrâ lè *trai Suisse*, et dè derè dinsè à la pinte.

— Lé trai Suisse! Lé trai Suisse! fe ein branlein la téta lo municipau qu'etai po l'oodre et l'économie: mè seimblîè qu'on n'a dza pas tant mau dèpeinsâ tant qu'ora; metteint z'en vâi d'aboo *ion* po coumeinci, et pi ne vairein pe tard!

—————
MOUTON
désarmant deux gendarmes.

Nouvelle par Jean ALESSON.

II

Et toujours le train roulait, et toujours les gendarmes dormaient.

Cependant à Villeneuve-Saint-Georges le train fit arrêt et le silence réveilla les gendarmes.

Somnolents, ahuris, trébuchant, les deux soldats mirent instinctivement la main sur la poignée du sabre absent. Le vide fit tressaillir le brigadier comme un myriapode mordu dans une figue. Il regarda son subalterne — lequel cherchait son arme, lui aussi — il questionna, ou plutôt bredouilla, regarda sous les banquettes, par la portière, sa main allait de sa tête au fourreau vacant, il vociféra, jura, palpa son prisonnier, puis lisant chez celui-ci un sourire narquois, il s'écria :

— Si c'est vous qui m'avez caché mon sabre, je vous le passe au travers du corps.

— Il faudrait l'avoir, dit Mouton avec une quiétude simulée.

— Sacré nom de..... mille millions de.....

— Ne cherchez pas, brigadier, ni vous non plus, gendarme, j'ai tout jeté par la portière.

— Vous avez fait ça, vous? dit le brigadier en se redressant épouvantable, les poings fermés, comme Spartacus.

— J'ai fait cela, moi. Dame! Vous dormiez tous les deux.

— Vous dormiez, vous? dit le brigadier, se tournant violemment vers son subordonné.

— ... Moi?... mon brigadier?... faites excuse... après vous... je suis rudement esquinté, moi aussi... ça m'a pris...

— C'est ainsi que vous faites votre service, reprit Mouton, si je m'étais évadé pourtant; je le pouvais faire.

— C'est ce que nous dirons.

— Jamais vous ne direz cela.

— Vous allez bien voir.

— Je vous affirme que vous ne direz jamais cela; d'abord parce que ce serait un mensonge, or un soldat, un vrai, un bon soldat, gradé surtout, ne doit pas mentir. Ensuite, parce que vous sentez bien que personne ne croirait que deux gaillards se sont laissés désarmer par un seul homme faible et garrotté. D'ailleurs, ne serai-je pas là pour révéler la vérité, car je sais où gisent les sabres, moi; vos beaux sabres, tout luisants, astiqués de neuf, tandis que vous, vous l'ignorez absolument.

— Je vais vous en f..... à vous une tartine de salle de police, dit le brigadier à son homme.

— Vous devenez injuste à l'égard de votre subordonné, interrompit Mouton, il ne s'est endormi qu'après vous.

— Vous avez l'air de me blaguer; si je n'étais pas gendarme, je vous ferais passer le goût du pain.

— Des menaces contre un homme chétif et sans armes, comme vous, il est vrai.

— Avez-vous fini de m'échauffer les oreilles, vous allez vous taire, rendez-moi mon sabre.

— Je ne l'ai pas, votre sabre; me prenez-vous pour un avaleur de sabres?

Le train s'était remis en marche; le pauvre brigadier retomba sur la banquette, affaissé, vomissant un blasphème sonore.

— J'allais passer maréchal-des-logis! soupira-t-il avec l'amertume d'un lambin qui voit s'éloigner le paquebot manqué.

Couvert par la responsabilité de son supérieur, le simple gendarme revenait à lui peu à peu, et, dans le raffermissement de ses idées, le côté risible de l'aventure prenait le dessus; il se voyait déjà descendre de wagon, tête nue et le fourreau vide: tableau qui l'allait amener à pouffer de rire. Rire!!! Rire dans un pareil moment, en présence de son brigadier! Rire!!! C'eût été son arrêt de mort!

Et pourtant ce maudit fou-rire, dont les gens nerveux sont pris dans les situations les plus lugubres, allait éclater, lorsqu'un incident subit sauva notre pauvre gendarme.

Une balle brisa la glace d'un châssis et s'aplatit sourdement sur un montant de fer. C'était une balle prussienne! Nous ne pouvons le cacher plus longtemps, ceci se passait le 19 septembre 1870!

En effet, les Prussiens, arrivés sous Paris pendant la nuit, commençaient à fermer leurs cercles, et coupaien nos communications. Ils tiraient sur les trains, avec cette sorte lâcheté du chasseur malheureux qui décharge son fusil sur des moineaux qu'il dédaigne de ramasser.

Personne, Dieu merci, ne fut atteint, et le train put entrer en gare. Ce fut le dernier.

Les coups de fusils allemands eurent l'effet inespéré de sauver la situation critique des deux gendarmes. Tous les arrivants stationnaient sur le quai, par groupes compacts; ils étaient fort émus; le brouhaha général des racontars s'ajoutait aux derniers coups de sifflet des locomotives, qui allaient se refroidir. Des voyageurs qui n'avaient rien vu, rien entendu, affirmaient que les Prussiens étaient au moins au nombre de cinq cent mille hommes et qu'une bataille lacédémone devait avoir lieu du côté de Corbeil; ils avaient où distinctement le canon, etc., etc., toutes fictions enfantées par les paniques.

Nos gendarmes et leur détenu purent donc sortir de la gare, mais non sans quelque alerte. D'abord, un chauffeur, accoudé philosophiquement sur le sabord de son tender, leur dit en ricanant :

— Vous oubliez vos bagages.

Un pousseur de wagons malveillant — il y en a — dit à un camarade :

— Regarde-les donc, ils ont perdu leurs képis, je sais pas s'ils se sont piqué le nez, malheur!

Ce à quoi riposta un camarade, non moins mal intentionné :

— Ça a peur des Prussiens, ça rentre.

Rien de toutes ces ordures verbales ne parvint aux oreilles des gendarmes, mais une émotion grave leur était réservée par un lieutenant de la ligne, qui les interpella sur leur tenue. Le brigadier allait s'évanouir, quand Mouton, cachant ses mains et ses menottes dans le dos d'un flâneur, reçut du ciel cette réplique bienfaisante :

— Ne faites pas attention, lieutenant, nous déjeunons tous les trois ici chez un ami qui est sous-chef de la gare; nous étions descendus pour avoir des nouvelles; nous allons remonter.

— Ah ! bon, très bien, dit le lieutenant, tournant les talons et s'excusant.

Après ce sauvetage, le trio disparut par une porte spéciale, gagna la cour, puis hêla un fiacre.

— Au Palais de Justice, quai de l'Horloge, dit d'une voix étranglée le brigadier plus ahuri encore que décoiffé.

Les trois hommes s'engloutirent dans la boîte roulante et le fiacre se « hâta llement » de partir.

(*A suivre.*)

Quemin quiet sin bragâ on braguè.

Lai ya dai dzeins avoué quoi n'a pas fauta dé devesâ bin grandtein po savai se l'an daô bin ào sé-lao et dai papaï à l'ombro. Yé on cousin rémoâ dé germain qué on lulu dé ellia sortâ. On dzo, l'étaï z'u ein vezita daô coté dé pé lé Combremon, yô lâi a quemin vo sédè, prau dé gros païsans et dé felhiès à mariâ. L'eintrè ào cabaret et sé chitè découta ona beinda dé retzâ, que ne cognessai pas. Ye dévezan van dé toté sortès d'afférè : d'ai feins d'ai bestiaux, d'ai truffè que volhiavan pou balhi et que seye onco. Ion dé leu sé mé à racontâ qu'on iadzo, ein sé promenin, s'irè perdu ào fond d'on bou daô Kokischberg. Que dessu, mon cousin que n'avai pas pipâ lo mot, lâo conto qu'assebin s'irè perdu ein revegnient d'onna fairè dé Mâodon, iô l'irè z'u vein-drè on par dé bâo. N'aré pas éta fotu dé mé rétrouvâ ; que fâ, se n'avé pas z'u lo bounheu dé mé récongnâtre proutzo dé Fori, su on tsan que iavé ein hypothèque.

O. C.

Petites connaissances pratiques.

Cerises à l'eau-de-vie. — Puisque nous tenons les cerises, profitons-en pour en mettre une certaine quantité à l'eau-de-vie. Coupons-leur d'abord la moitié de la queue ; pensons autant de fois 250 grammes de sucre que nous aurons de kilos de cerises. Avec ce sucre faisons un sirop que nous mélangerons ensuite avec de l'eau-de-vie en quantité suffisante. Après refroidissement, nous le mettrons dans un bocal avec les cerises, nous y ajouterons quelques morceaux de canelle et deux ou trois clous de girofle, puis nous boucherons le bocal.

Boutades.

Un jour de la semaine dernière, un attroupement s'était formé sur une place publique de Marseille, autour d'un individu qui tenait dans ses bras un enfant au maillot. Le jeune bébé ne faisait aucun mouvement, mais il compensait son immobilité en poussant des cris féroces.

— A boire ! à boire ! piaillait-il de toutes ses forces.

— Tu as déjà trop bu, marmot ! répliquait le père putatif. Et je vais te donner le fouet.

— A boire ! à boire ! hurlait de plus belle le moutard.

— Veux-tu bien te taire, jeune soiffard.

— A boire !

— Ah ! c'est ainsi ! Tiens ! Voilà pour t'apprendre à crier !

Et, levant le bras, l'inconnu administra au bébé une verte fouettée.

La foule, indignée, se révolta à la vue d'une telle barbarie. Plusieurs parlaient déjà de faire un mauvais parti au père frappeur. Les poings se crispaient, les cannes se levaient menaçantes, lorsque l'inconnu, fort tranquillement, s'adressant aux témoins irrités, leur dit :

— Ecoutez ! mais ne frappez pas.

— Misérable ! vous frappez bien, vous.

— Moi ? c'est différent. L'enfant ne sent rien. Il est en bois, voyez plutôt.

Et il tendit le bébé.

C'était vrai.

— Mais alors, ces cris de tout-à-l'heure ?

— Messieurs, je suis ventriloque.....

Un coiffeur lausannois en retraite se demandait un jour pourquoi les hommes de l'antiquité vivaient beaucoup plus longtemps que nous. Il a été amené à cette persuasion que la courte durée de la vie humaine, dans les temps modernes, est due à l'énorme quantité de barbe qui tombe sous le rasoir.

Il n'est point d'homme, quelque peu robuste qu'il soit, à qui il ne pousse une ligne de barbe par semaine, et il est bien des personnes qui en fourniraient le double. C'est donc 52 lignes ou 4 pouces 4 lignes de barbe que produit annuellement le menton de l'homme le moins fort. Si cet homme vit 60 ans, en supposant qu'il ait eu de la barbe à 18 ans, il se trouvera avoir dépensé 15 pieds 2 pouces de barbe. Que sera-ce si nous calculons sur 70 ans de vie d'un homme vigoureux. A 2 lignes par semaine, nous aurons 38 pieds 3 pouces de barbe. Qu'on songe donc, un instant, à la dépense de force que coûte à l'économie humaine cette quantité énorme de substance animale. Cessons de raser nos barbes, dit l'ex-coiffeur, et nous verrons revenir le siècle des Samson.

Un professeur de musique recevait dernièrement une invitation à dîner, avec sa fille, chez une dame fort aimable, mais dont la vertu laisse quelque peu à désirer. A l'heure dite, notre professeur arrive seul.

— Comment, lui dit-on, vous n'avez pas amené mademoiselle votre fille, et pourquoi donc ?

— Pour deux raisons, chère madame : la *seconde* c'est qu'elle a un très gros rhume.

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La crise agricole en Italie, par M. Honoré Mercu. — L'Angleterre et la Russie dans l'Asie centrale, par M. A. de Verdilhac. (Seconde et dernière partie.) — Dans le cloître. Nouvelle par Mme E. Maurice. (Seconde partie.) — Une philosophie de la nature, par M. Charles Byse (Seconde partie.) — La vie sociale en Angleterre au temps de la reine Anne, par M. Arvède Barine. (Seconde et dernière partie.) — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, russe, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la Bibliothèque universelle, chez M. Georges Bridel, à Lausanne (Suisse).

L. MONNET.